

## CLAIRIERE

Nous étions partis de nuit.

Tu vieillis et j'aime cela. En vieillissant, tu oublies. Tu t'approches comme un vieil Indien du lieu au seuil duquel je t'attends, cette grande clairière où je veux vivre avec toi et qui s'ouvrira, comme dans les contes, quand nos mains se tiendront. Une clairière comme celle dans laquelle nous avons débouché, cette nuit-là, à l'issue d'un sentier étroit, toi portant sur ton dos une guitare pour chanter dans le noir et de quoi manger, moi ne portant rien d'autre que mon souffle court et mon cœur battant trop vite. La première, j'ai passé le seuil de ce palais arrivé sous nos pieds. Dans mon souvenir, une lumière diamantée irrigue l'herbe et les arbres s'adressent des signaux secrets. Immobile, une biche se tient au bord. Elle tourne sans hâte sa tête vers mes yeux. Nous restons là, seules au monde. Puis, d'un coup, elle fuit et le souvenir s'arrête.

Il me reste encore un peu de temps pour décacheter la longue lettre que ses yeux m'ont adressée. Elle est toujours dans ma poche et, parfois, j'y pense, je la froisse et j'espère.

Nous avons peu dormi. Allongée dans le noir d'un petit refuge forestier, avec mes yeux je dessinais sur les parois rafistolées un peuple entier d'animaux-messagers mystérieux et profonds, comme je faisais enfant sur la mezzanine en-dessous de laquelle psalmodiait ma grand-mère.

Avec toi je peux me taire. Et me laisser devenir vivante. Il y a le silence nécessaire à entendre. Les murs eux-mêmes peuvent devenir parlants. J'aurais mis une vie entière à m'autoriser à vivre là où le monde me devient parlant et à consentir que cette parole seule me soit guérissante. J'ai toujours été saisie, dans le récit des tentations que Jésus subit, de le voir à ce point empoigné, malmené. Lui ! Le Fils de Dieu ! Vraiment, ce n'est pas une leçon de morale : c'est une scène de torture. On dispose de son corps, on en fait ce qu'on en veut. Des discours raisonnables et construits sifflent autour de lui tandis qu'on joue avec son corps comme avec une chose. C'est cela le cauchemar, le travestissement du mal absolu. Alors que son corps est violenté, la haine revêt ses beaux atours de paroles qui s'enroulent et crachent leur ingénieux venin – et lui n'a pas la puissance d'empêcher cela. Il peut juste demeurer au lieu où la vie lui parle, ne pas quitter ce lieu, se laisser tomber de tout son poids d'homme dans ce lieu de Dieu.

Se laisser tomber de tout son poids d'homme dans ce lieu de Dieu : voilà la vie.

Mais ce lieu ne peut être fixé, sous peine de devenir un vieil homme, un savant, un sage mort.

Ce lieu-clairière s'offre aux pas de celui qui va à même la terre humaine. Ce lieu-clairière s'ouvre à celui qui ne veut plus devenir Dieu. Jésus est le seul à n'être vraiment qu'un homme, sans réserve, et c'est ce qui le fait Dieu.

Dans l'un des récits des tentations, à la fin, on peut lire : « Il était avec les bêtes sauvages, et les anges de Dieu le servaient. » Dans la lettre que la biche m'a laissée, je crois qu'il y a quelque chose qui dit cela. Cela qui se devine quand, dans beaucoup de silence, on lit les yeux des bêtes qui s'approchent, et qu'on leur ouvre nos yeux à lire aussi, et qu'on décide, à un moment, de prendre refuge dans le regard l'un de l'autre et de reconnaître là le seul abri qui soit réellement sans danger.

Dans cette clairière où plus aucun mensonge ne nous protège, la haine ne peut pas prendre corps.